

classe. La stratégie de transition consiste à éclairer ces luttes de telle sorte que leurs résultats éventuels n'apparaissent pas comme des conquêtes précieuses à veiller jalousement mais comme des succès précaires, des positions acquises dans la modification du rapport de force, et qui doivent être utilisées comme tremplins pour de nouvelles luttes visant à la prise du pouvoir, faute de quoi elles seraient elles-mêmes reperdues et ruinées. Cette stratégie consiste à définir les mots d'ordre, les formes et les organes de lutte permettant de progresser à chaque moment du cycle de mobilisation ouvrière.

En effet, la mobilisation ouvrière connaît des cycles. Il serait tout à fait schématique de croire que ce cycle serait le reflet inverse du cycle économique, c'est-à-dire démobilisation ouvrière dans les périodes d'expansion capitaliste et mobilisation ouvrière dans les périodes de récession capitaliste du capitalisme. On sait maintenant et Mai l'a encore prouvé que les remontées de lutte ouvrière peuvent coïncider avec des périodes d'expansion capitaliste où la classe ouvrière en position de force est prête à défendre pied à pied toutes ses conquêtes et considère tout plan d'austérité ou de stabilisation comme une atteinte intolérable à son niveau de vie. Mandel constatait encore à propos des grèves belges : « Ce n'est pas à cause d'une mauvaise situation économique, mais malgré des salaires relativement élevés que la grève belge s'est produite. Elle était une riposte à une première tentative de réduire le pouvoir d'achat des travailleurs... »

Quoiqu'il en soit, il n'en demeure pas moins que la mobilisation ouvrière connaît des cycles. Les phases de montées sont caractérisées par une série d'indices : nombre de grèves croissant, nature politique de ces grèves, ampleur des mouvements, développement des organisations ouvrières, intensification de l'activité politique des masses. De même les périodes de reflux sont caractérisées par la désertion des organisations syndicales, l'espacement des grèves, leur caractère strictement corporatif. En parcourant le cycle, le prolétariat passe de l'indignation à la protestation, de la protestation à la rébellion, de la rébellion au découragement, puis à l'abattement. Il passe par des périodes défensives et offensives et à chaque phase correspond un certain niveau de conscience.

La stratégie de transition consiste à bien comprendre ces fluctuations de la lutte des classes et à y intervenir en proposant à chaque étape les mots d'ordre capables d'entraîner les masses, les formes d'organisation susceptibles de regrouper leur avant-garde pour obtenir une modification du rapport de force en faveur du prolétariat. Elle consiste non seulement à mener ces luttes, mais aussi à anticiper sur les phases ultérieures en éduquant l'organisation révolutionnaire aux tâches qui l'attendent en semant dans l'avant-garde large du prolétariat les idées qui lui seront nécessaires pour faire face à la situation à venir, en la familiarisant déjà avec ses tâches futures.

Dans une telle conception, la question de savoir si un mot d'ordre est réformiste ou révolutionnaire est purement formelle. Il n'y a plus de « ou bien, ou bien » des pro-chinois. Les mots d'ordre valent essentiellement par le contexte dans lequel ils s'appliquent, par l'organisation qui les met en avant, les défend, les prend non comme une fin en soi, mais comme un levier pour faire évoluer le rapport de forces, élever le niveau de conscience des masses, et les préparer à la compréhension et la prise en charge de nouveaux mots d'ordre plus ambitieux, plus audacieux, plus élevés. Dans cette optique, les réformes sont ramenées à leur juste place : « La thèse marxiste générale : les réformes sociales ne sont que les sous-produits de la lutte révolutionnaire, prend à l'époque du déclin capitaliste l'importance la plus immédiate et la plus brûlante. Les capitalistes ne peuvent céder aux ouvriers quelque chose que s'ils sont menacés du danger de perdre tout » (Où va la France, page 52).

5. LE CONTROLE OUVRIER DANS LA STRATEGIE DE TRANSITION

Certains camarades ont eu une compréhension réformiste du contrôle ouvrier en voulant à tout prix reconnaître des manifestations du contrôle ouvrier dans les moindres luttes ouvrières, dans n'importe quelle période. D'autres ont eu une compréhension maximaliste du contrôle ouvrier en l'identifiant purement et simplement à la totalité du programme de transition. Les deux erreurs sont très dangereuses. En fait la lutte pour le contrôle ouvrier correspond à une phase bien déterminée dans le cycle de mobilisation ouvrière tel que nous l'avons défini.

Aux diverses phases de la mobilisation ouvrière correspondent divers niveaux dans la maturité des masses. A un niveau élémentaire, elles se contentent de se défendre contre les atteintes capitalistes à leur sécurité et à leur niveau de vie ; à un niveau plus élevé elles passent à la critique du système qui est responsable de leurs maux ; au niveau le plus élevé les masses luttent pour l'autogestion économique, pour l'armement du prolétariat, pour la prise du pouvoir. D'un niveau à l'autre il est clair que le prolétariat a changé d'attitude, il est passé de la défensive à l'offensive ; de la défense de ses intérêts menacés, à la mise en accusation du système capitaliste, de la gestion patronale, à l'opposition à la politique bourgeoise.

De ce renversement de la défensive à l'offensive le contrôle ouvrier constitue la charnière. Il fait le lien entre les deux. Comme le dit Mandel, « la revendication du contrôle ouvrier est le meilleur pont entre la lutte pour les revendications immédiates et la lutte pour le pouvoir. » Trotsky explique clairement quelle est la période propice aux mots d'ordre de contrôle ouvrier. Contre les opportunistes de tous bords qui assimilent contrôle sur la production et direction de la production, contre les staliniens qui font coïncider le contrôle ouvrier avec la prise du pouvoir, Trotsky précise que lorsque les ouvriers ont le contrôle, « la propriété et le droit de commandement restent aux mains des capitalistes... Le pouvoir n'est pas encore aux mains du prolétariat car dans ce cas nous aurions non pas le contrôle ouvrier sur la production mais le contrôle de l'Etat ouvrier sur la production. Dans la langue universelle on appelle contrôle le travail de surveillance et de vérification, par une institution, du travail d'une autre institution. Le contrôle peut être très actif autoritaire, et général. Mais il reste toujours le contrôle. »

Il est clair cependant que le contrôle ouvrier inaugure une sorte « d'inter-règne économique », « une dualité de pouvoir dans l'entreprise » ; et « si le bourgeois n'est plus le patron, c'est-à-dire n'est pas complètement le maître de son usine, il s'ensuit qu'il ne l'est plus dans son Etat. »

Cela signifie que le contrôle ouvrier prend place dans une situation prérévolutionnaire et tend à précipiter l'ouverture de la crise du régime de dualité de pouvoir dans l'Etat : « le régime du contrôle ouvrier est provisoire, transitoire par son essence ». Pourtant, dit encore Trotsky, « le contrôle ouvrier sur la production peut devancer considérablement la dualité de pouvoir politique dans le pays... Le contrôle ouvrier commence par une entreprise isolée. L'organe du contrôle est le comité d'usine. Ces organes de contrôle établissent une liaison entre eux, suivant les liens économiques existant entre les entreprises. A ce stade il n'y a pas de plan économique général. La pratique du contrôle ouvrier ne fait que préparer les éléments de ce plan. Quant à la gestion ouvrière de la production, elle vient au contraire, d'en haut même à ses débuts et d'une façon beaucoup plus nette parce qu'elle est directement liée au pouvoir et au plan économique général. Ce ne sont plus les comités d'usine qui assurent le rôle d'organes de direction mais les soviets centralisés. »

Cette définition de la place du contrôle ouvrier dans la stratégie de transition signifie précisément que dans la lutte pour le contrôle ouvrier on doit veiller à faire intervenir 4 éléments :